

Rousseau et l'hospitalité

ALAIN MONTANDON

Parler de l'hospitalité chez Rousseau est un paradoxe. Peu d'écrivains de l'époque en ont moins parlé, alors même que l'on attendrait trouver chez un écrivain et un penseur comme lui une réflexion sur ce qui semblerait a priori une notion importante pour justifier et articuler l'interaction humaine. Or cette belle notion, à laquelle un Hirschfeld¹ consacre en Allemagne en 1777 un traité dont le sous-titre est «Une apologie pour l'humanité» et dans lequel il a à coeur de vouloir prouver que l'hospitalité est une vertu originaire de l'humanité, qu'elle n'a pas encore trouvé la considération qu'elle mérite et qu'elle a été singulièrement pervertie par les méfaits de la civilisation² depuis les temps originels de l'humanité où elle florissait, cette belle notion ne semble pas opérante pour Jean-Jacques, pour différentes raisons que nous allons examiner. Le concept n'existe visiblement pas pour lui, n'a pas sa place dans le dispositif philosophique et les nombreux index établis par les critiques aux oeuvres de Rousseau confirment cette vacance, ce qui ne signifie pas que la pratique et l'imaginaire de l'hospitalité ne soient présents, bien au contraire.

Dans la perspective d'un travail que nous menons sur l'hospitalité, nous nous interrogerons sur ce singulier silence, tout en apportant quelques éléments permettant d'expliquer et d'analyser la position de Rousseau.

Rousseau a été toute sa vie un hôte, pour ne pas dire un parasite et il possède une grande expérience de la situation d'hôte. Situer son attitude entre désir d'hospitalité et parasitisme dévoile déjà une partie de la problématique qui nous retiendra.

Notre propos est d'analyser quelques scènes d'hospitalité d'une part dans la perspective de ce désir d'hospitalité, et d'autre part de montrer les différentes

1. Christian Hirschfeld, *Von der Gastfreundschaft. Eine Apologie für die Menschheit*. Leipzig, bey Weidmanns Erben und Reich, 1777. La traduction française de cet essai est paru dans le volume *L'hospitalité au XVIII^e siècle* (Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2000).

2. Hirschfeld, remarquons-le, ne cite jamais Rousseau.

déclinaisons que fait Rousseau de l'accueil, de la scène hospitalière, de son rituel et de ses implications. La relation sans cesse critique de celui qui est reçu vis à vis de celui qui reçoit, est un thème récurrent qui dévoile de manière profonde le sens de la relation à l'autre. Le sexe de l'hôte est un élément particulièrement important, tout comme le sont les séductions réciproques, positives ou négatives, dont le jeu permet à Rousseau de penser une forme d'anthropologie que l'on pourrait qualifier de pessimiste ou de désillusionnée.

L'hospitalité concerne le sentiment de la solitude, solitude de l'errant et du voyageur qui par un «accident» a perdu le contact avec sa communauté d'origine, rupture qui entraîne l'épreuve de l'accueil (que celui-ci soit bénéfique ou hostile). Considérée dans la perspective de l'échange, des dons et contre-dons, l'hospitalité pensée par Rousseau trahit l'ambivalence fondamentale de la situation hospitalière, balisée de toutes sortes de règles à accomplir et de transgressions souhaitées, oscillant entre désir de liberté et désir de dépendance (la relation à la nourriture étant paradigmatique d'un tel conflit de cet espace d'interaction humaine et sociale, tout comme l'est l'espace du langage, de l'échange de paroles et de discours que l'hospitalité peut ouvrir).

L'attitude critique de Jean-Jacques vis-à-vis de la politesse et ses conséquences se retrouve ici, de manière concrète et également théorique. Quelle place le contrat social peut-il faire à l'hospitalité? Quel lieu est-il réservé à l'hospitalité entre solitude et communauté? Telles sont quelques unes des interrogations qui guideront notre intervention.

Une première scène, décrite dans les *Confessions*, montre l'ambivalence de la scène d'hospitalité pour Rousseau. L'hospitalité heureuse crée une dépendance positive lorsqu'il est reçu à Confignon, en terre de Savoie à deux lieues de Genève chez le curé, M. de Pontverre:

Il me reçut bien, me parla de l'hérésie de Genève, de l'autorité de la Ste. Mère Église, et me donna à dîner. Je trouvai peu de choses à répondre à des arguments qui finissaient ainsi, et je jugeai que des curés chez qui l'on dînait si bien valaient tout au moins nos Ministres. J'étais certainement plus savant que M. de Pontverre, tout Gentilhomme qu'il était; mais j'étais trop bon convive pour être si bon théologien, et son vin de Frangi qui me parut excellent, argumentait si victorieusement pour lui que j'aurais rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédaï donc, ou du moins je ne résistais pas en face. A voir les ménagements dont j'usais on m'aurait cru faux; on se fut trompé. Je n'étais qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice, elle est plus souvent une vertu, surtout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite nous attache à lui; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cède, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avait M. de Pontverre à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre? Nul autre que le mien propre. Mon jeune coeur se disait cela. J'étais touché de reconnaissance et de respect pour le bon Prêtre. Je sentais ma supériorité; je ne voulais pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avait point de motif hypocrite à cette conduite...³

3. Rousseau, *Oeuvres*, Pléiade, I, 46.

Il est amusant, et Rousseau s'en amuse lui-même, de voir comment le jeune Jean-Jacques se laisse prendre au bon vin de son hôte et comment il justifie la politesse intéressée dont il fait preuve, se défendant d'une hypocrisie qu'il ne manquera pas de fustiger plus tard. L'acceptation de cette politesse honnête, il l'attribue à son jeune âge, à une innocence qui sera vite détrompée. Le désir d'être accueilli pour lui-même, s'il semble être satisfait chez Mme de Warens, ne le sera pas partout. Chez Maman, il observe avec un intérêt passionné, celui d'un Ulysse chez une Calypso, l'intention de son hôtesse:

Il fut question de mon gîte. Elle consulta sa femme de chambre. Je n'osais respirer durant cette délibération; mais quand j'entends que je coucherais dans la maison j'eus peine à me contenir, et je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'était destinée, à peu près comme St Preux vit remiser sa chaise chez Mad. de Wolmar. J'eus de surcroît le plaisir d'apprendre que cette faveur ne serait point passagère...⁴

Pourtant le jeune homme s'aperçoit que, au cours de ses errances, l'accueil n'est pas toujours aussi généreux. Ainsi, alors qu'il croit sa fortune faite en raison des lettres de recommandation qui l'accompagnent, est-il surpris de voir que M. de Surbeck, à qui il était le plus recommandé est celui qui le caressa le moins. Ce M. de Surbeck qui était retiré du service et vivait philosophiquement à Bagnaux, ne lui offrit en effet, au cours de ses différentes visites qu'un verre d'eau. Si d'autres l'accueillent plus favorablement, comme Madame de Merveilleux qui lui offre généreusement une table dont il profite souvent durant son séjour à Paris, il ne manque pas cependant d'être vite désabusé «de tout ce grand intérêt qu'on avait paru prendre à moi. Il faut rendre justice aux Français; ils ne s'épuisent point tant en protestations, et celles qu'ils font sont presque toujours sincères; mais ils ont une manière de s'intéresser à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros compliments des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des sots. Les manières des Français sont plus séduisantes en cela même qu'elles sont plus simples [...] ils ne sont point faux dans leurs démonstrations; ils sont naturellement officieux, humains, bienveillants, et même, quoiqu'on dise, plus vrais qu'aucune autre nation; mais ils sont légers et volages. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant ils sont pleins de vous; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'est permanent dans leur cœur: tout est chez eux l'œuvre du moment».⁵

L'hospitalité d'une nation hautement civilisée n'est plus l'hospitalité antique, homérique ou biblique, dont l'idée est présente à l'esprit de Rousseau. Il considère que les Français sont gens particulièrement hospitaliers, ainsi qu'il le note dans son commentaire des *Lettres sur les Anglois et les François* de Béal de Muralt qui écrivait: «L'hospitalité exercée envers l'étranger, qui fait un des grands éloges des anciens, a quelque chose de si doux et de si humain, que tout ce qui s'y rapporte en quelque sorte, tout l'accueil qu'on fait à l'étranger, sert à donner du prix à la nation où l'on y a du penchant, et à la distinguer de celles où l'étranger est négligé». Rousseau remarque alors «à quoi l'on doit ajouter que l'abondance des Etrangers qui ralentit presque toujours le zèle de l'hospitalité

4. *Pléiade*, I, 104.

5. *Pléiade*, I, 160.

n'en a point rebuté les françois chez qui l'on voit plus d'étrangers que dans aucune autre nation du monde»⁶. Mais ce zèle va de pair avec une légèreté, un caractère éphémère qui en détruisent la solidité, le fondement et l'intérêt. «Tout est chez eux l'oeuvre du moment». Ce qui signifie que l'hospitalité la plus répandue dans la société actuelle n'est fondée que sur les paroles et sur l'instant; elle ne garantit aucun lien véritable, ne favorise aucune amitié authentique, prête à tous les compromis, à toutes les ambiguïtés et à tous les malentendus. Pour Jean-Jacques il est clair que le mouvement naturel a été perverti par l'artifice, le nombre d'une société où l'abondance de ses membres rend toute interaction relative. Le caractère absolu de l'accueil est détruit par la présence de tiers, les rituels d'une politesse introduisant des médiations insupportables. L'accueil fait par George Keith, ce Maréchal héréditaire d'Ecosse en est le contre-exemple. Mylord répond au compliment très court que Rousseau fait en l'abordant, en lui «parlant d'autre chose, comme si j'eusse été là depuis huit jours. Il ne nous dit pas même de nous asseoir» [...] me sentant d'abord à mon aise j'allai sans façon partager son sofa et m'asseoir à coté de lui. Au ton familier qu'il prit à l'instant, je sentis que cette liberté lui faisait plaisir, et qu'il se disait en lui-même; celui-ci n'est pas un Neufchâtelois». Ainsi commence une relation d'hôte fondé sur la spontanéité, la simplicité des manières dans lesquelles le coeur parle avant toute idée de convenance sociale. Cette «grande convenance des caractères» est à l'origine d'une relation d'amitié fondée sur la liberté réciproque de chacun. «Il voulait absolument me loger au Château de Colombier, et me pressa longtemps d'y prendre à demeure l'appartement que j'occupais. Je lui dis enfin que j'étais plus libre chez moi, et que j'aimais mieux passer ma vie à le venir voir. Il approuva cette franchise et ne m'en parla plus»⁷.

Rousseau fait longuement et de manière répétée l'expérience que toute relation d'hôte à hôte, quand elle n'est pas fondée sur une entière liberté et autonomie de chacun, s'obscurcit rapidement. La transparence de l'interaction s'évanouit, la promiscuité crée de multiples gênes et dépendances, la vie sous le même toit se métamorphose en aliénation. Être chez un hôte, c'est d'abord devoir supporter l'ennui de conversations oiseuses. Pour celui qui ne songe qu'à mener «une vie tranquille et douce» qui ne dépende que de soi, «le bavardage inactif de chambre assis les uns vis-à-vis des autres à ne mouvoir que la langue» est un supplice. Aussi «rester là les bras croisés, à parler du temps qu'il fait et des mouches qui volent, ou qui pis est à des compliments»⁸ lui est-il insupportable et Rousseau s'ingénie alors à apprendre à faire des lacets et porte son coussin dans ses visites, ce qui n'est sans doute pas les signes d'une attention polie particulière. Sans parler du fait qu'il prend alors une position féminine, un travestissement qui donne à penser⁹.

6. Remarques sur les *Lettres sur les Anglois et les François* de Béal de Muralt, *Mélanges de littérature et de morale*, Pléiade, II, 1316.

7. Pléiade, I, 597.

8. Pléiade, I, 601.

9. On retrouve selon F. Van Laere, cette tendance au travesti et à la féminisation de Jean-Jacques dans le *Lévite* où, s'identifiant au prêtre et à sa robe, il se dévirilise (François Van Laere, *Jean-Jacques Rousseau, du phantasme à l'écriture. Les révélations du «Lévite d'Ephraïm»*, Archives des Lettres Modernes, 1967 (8), n° 81., p. 30-31). Rappelons que la lévite est une robe de femme au XVIIIe siècle. Rousseau écrit à Mme de Verdelin: «J'ai pris l'habit long, et je fais des lacets: me voilà plus d'à moitié femme».

L'aliénation dénoncée dans la pratique de l'hospitalité est aussi une conséquence des intentions de l'hôte, de son désir. Il a heurt de deux désirs, désir d'être accueilli et désir d'accueillir qui ne répondent point aux mêmes intentions et sont sources de nombreux malentendus. Rousseau découvre que le désir de l'hôte est intéressé et qu'il n'est pas dirigé vers sa personne, vers son moi mais que dans cette relation de sujet il devient l'objet de son hôte. Cela est visible de manière directe dans une aventure qui lui arrive en 1731, une nuit qu'il comptait passer dehors («C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelques sols qui me restaient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim»¹⁰).

Déjà je m'étais établi sur un banc, quand un Abbé qui passait, me voyant ainsi couché s'approcha et me demanda si je n'avais point de gîte; le lui avouais mon cas, il en parut touché; il s'assit à côté de moi et nous causames. Il parlait agréablement; tout ce qu'il me dit me donna de lui la meilleure opinion du monde. Quand il me vit bien disposé, il me dit qu'il n'était pas logé fort au large, qu'il n'avait qu'une seule chambre; mais qu'assurément il ne me laisserait pas coucher ainsi dans la place; qu'il était tard pour me trouver un gîte, et qu'il m'offrait pour cette nuit la moitié de son lit. J'accepte l'offre, espérant déjà me faire un ami qui pourrait m'être utile. Nous allons; il bat le fusil. Sa chambre me parut propre dans sa petitesse; il m'en fit les honneurs fort poliment. Il tira d'une armoire un pot de verre où étaient des cerises à l'eau de vie; nous en mangeames chacun deux, et nous fumes nous coucher.

C'est alors qu'il découvre avec horreur le dessein de l'abbé, «Je feignis d'ignorer ce qu'il me voulait, mais paraissant très importuné de ses caresses et très décidé à n'en pas endurer le progrès, je fis si bien qu'il fut obligé de se contenir»¹¹.

Mais le désir de l'hôte, c'est aussi celui d'avoir chez lui le personnage célèbre pour s'en glorifier, s'en enorgueillir, et bien sûr aussi le surveiller et mettre la main dessus. «On eut dit à l'ardeur qu'on avait pour l'attirer, que rien n'était plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, et cela dans tous les états sans en excepter les grands et les princes, et mon ours n'était pas content!»¹² Dès lors tout conspire contre lui, l'espace hospitalier devient foyer d'espionnage, réseau de regards inquisiteurs: «Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on sait toujours d'avance, les murs, les planchers, les serrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, et l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement; c'est-à-dire de mouches venimeuses, de fourbes adroits et de filles accortes à qui l'on fait leur leçon. C'est une chose assez plaisante de voir les barboteuses de nos Messieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet Ours»¹³.

10. *Pléiade*, I, 168.

11. *Pléiade*, I, 167.

12. *Pléiade*, I, 711.

13. *Rousseau juge de Jean-Jacques*, *Pléiade*, I, 712.

Si Rousseau caresse le rêve idéal, sans cesse réitéré, d'être accueilli par une voix charmeuse qui lui dise comme Mme d'Épinay «Mon ours, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre...»¹⁴, la réalité transforme le désir en cauchemar. «Il est insoutenable de vivre sous un même toit avec des gens vis-à-vis desquels il faut toujours être dans la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde: autant vaudrait passer sa vie dans un bois au milieu des loups et des sangliers».¹⁵ Il déplore en outre l'attitude des gens de maison, des valets qui le servent en rechignant et qui lui ont «arraché» nombre d'écus «dans les maisons où j'avais autrefois la sottise de me laisser entraîner, et où les domestiques m'ont toujours fait payer bien chèrement l'hospitalité des maîtres». (9^{ème} Promenade).

Voltaire ne s'y trompe pas et avec une ironie superbe se venge de Rousseau par le huis-clos d'une hospitalité sans réserve. On connaît l'anecdote qui veut que Voltaire à qui on fait lire une page effroyable que le citoyen de Genève venait d'écrire contre lui, entre en fureur, se déchaîne, l'appelle infâme; écume de rage et veut le faire assommer. «Cependant, lui dit un homme de la compagnie, je sais de bonne part qu'il doit venir vous demander un asile, et cela aujourd'hui, demain, après demain peut-être. Que lui ferez-vous? —Ce que je lui ferai, dit de Voltaire en grinçant les dents: ce que je lui ferai? Je le prendrai par la main, et je lui dirai: Tiens voilà mon lit, c'est le meilleur de la maison, couche toi là, couches y pour le reste de ta vie, et sois heureux».¹⁶

Un tel bonheur, Rousseau le refuse obstinément: «toute société n'est que tromperie et mensonge, je me suis retiré au dedans de moi»¹⁷. Secouant le joug de ses hôtes tyranniques, libéré d'attachements trop vifs, de la chaîne de ses protecteurs, Jean-Jacques ne souhaite sur des «liaisons de simple bienveillance», goûtant les douceurs de la liberté sans en souffrir la dépendance, ce qu'il pense trouver dans son séjour à l'Hermitage et à Montmorencie¹⁸. Mais le vrai bonheur, c'est le séjour dans la solitude du lazaret¹⁹ ou celui dans L'Isle de St. Pierre au milieu du lac de Bienné, dans cet asile où, «séparé des hommes, à l'abri de leurs outrages, oublié d'eux» il se livre aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative. «J'aurais voulu être tellement confiné dans cette Ile que je n'eusse plus de commerce avec les mortels, et il est certain que je pris toutes les mesures imaginables pour me soustraire à la nécessité d'en entretenir»²⁰. A Diderot qui dirait qu'il n'y a que le méchant qui soit seul, Rousseau répond par le paradoxe du solitaire: «les solitaires par goût et par choix sont naturellement humains, hospitaliers, caressants. Ce n'est pas qu'ils haïssent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos et la paix qu'ils fuient le tumulte et le bruit. La longue privation de la société la leur rend même agréable et douce, quand elle s'offre à eux sans contrainte. Ils en

14. *Confessions*, Pléiade, I, 396.

15. *Pensées d'un esprit droit, Mélanges de littérature et de morale*, Pléiade, II, p. 1308.

16. Diderot, *Correspondance*, n° 378, à Sophie Volland, 27 Janvier 1766.

17. Pléiade, I, 727.

18. Pléiade, I, 503.

19. Pléiade, I, 296.

20. Pléiade, I, 638.

jouissent alors délicieusement, et cela se voit. Elle est pour eux ce qu'est le commerce des femmes pour ceux qui ne passent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts moments qu'ils y passent, y trouvent des charmes ignorés des galants de profession»²¹.

La nature, loin des hommes, est le véritable espace hospitalier et son charme est celui du visage d'une mère qui se plaît à parer le séjour de ses enfants²². L'hospitalité extrême dont parle Derrida, celle qui s'efface dans le don oblatif de soi pour l'hôte, est celle que cherche Rousseau. Egoïsme, manque de réciprocité effective? Peut-être. Toujours est-il que ce qu'il attend est le don sans partage, celle de «la plus tendre des mères, qui jamais ne chercha son plaisir, mais toujours mon bien...», ainsi qu'il le dit de Mme de Warens²³. Avec cette sensibilité égotiste et insulaire si particulière, Rousseau se souhaite des amitiés moins conquérantes que «gratifiantes». C'est le désir d'être aimé qui l'emporte, écrivent Bernard Gagnebin et Marcel Raymond²⁴, ce que Mme de la Tour Franqueville lui reproche très lucidement: «vous qui n'aimez que pour le plaisir que vous y prenez» lui écrit-elle le 1-11-1763, et le 18 mai 1765: «votre affection, fruit tardif de mes empresses, ne s'est attachée à rien de ce qui compose mon caractère, que malgré les éloges que vous m'avez prodigués, je n'ai jamais eu de recommandable pour vous que la préférence que je vous ai donnée (...) et que par conséquent dans vos idées, aimer c'est applaudir». Pour terminer le 31 mars 1764: «c'est vous que vous aimez en moi: moi je n'aime en vous que vous-même, et nous avons raison tous deux».

Il n'y a de véritable hospitalité qui ne soit fondée sur l'amitié, c'est-à-dire sur une relation duelle entre deux êtres qui sanctifient leur relation. A Du Peyrou, alors qu'il règle le protocole amical de leur correspondance, il lui écrit le 22 avril 1765, que: «l'amitié est une chose si sainte que le nom n'en doit pas même être employé dans l'usage ordinaire. Ainsi nous serons amis, et nous ne nous dirons pas mon ami». Aussi décide-t-il de l'appeler «mon hôte», ou encore «mon cher hôte». C'est que l'amitié est hospitalité de l'autre en soi-même²⁵.

Celui qui pense être «fait pour être le meilleur ami qui fut jamais»²⁶ envisage un cœur plus ouvert «où quand le mien s'épanche, il sentît que c'est dans un autre»²⁷. L'hôte ami

21. *Rousseau juge de Jean-Jacques*, Pléiade, I, 789.

22. «la campagne elle-même aurait moins de charme à ses yeux s'il n'y voyait les soins de la mère commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfants». *Rousseau juge de Jean-Jacques*, Pléiade, I, 807.

23. Pléiade, I, 106.

24. Pléiade, p. 14 (note 1).

25. «A Paris on ne m'appelait que le Citoyen. Rendez-moi ce titre qui m'est si cher et que j'ai payé si cher; faites même en sorte qu'il se propage, et que tous ceux qui m'aiment ne m'appellent jamais Monsieur, mais en parlant de moi, le Citoyen, et en m'écrivant mon cher Citoyen. Je vous charge de faire connaître ce que je désire et je crois que tous vos amis et les miens me feront volontiers ce plaisir. En attendant commencez par donner l'exemple. A votre égard, prenez un nom de société qui vous plaise et que je puisse vous donner. Je me plais à songer que vous devez être un jour mon cher hôte et j'aimerais à vous en donner le titre d'avance; mais celui-là ou un autre prenez-en un qui soit de votre goût, et qui supprime entre nous le maussade mot de Monsieur que l'amitié et sa familiarité doivent proscrire». (Lettre du 22 avril 1765).

26. *Mon Portrait*, Pléiade, I, 1124.

27. Lettre du 31 janvier 1767.

est dans sa relation d'une libéralité absolue. «Je ne veux point que mes amis se tourmentent plus que moi de ma pauvreté; mais qu'ils m'aient tel que je suis; je ne veux point qu'ils tournent leur attachement en soins officieux mais en sentiments; je veux qu'ils ne fassent valoir leur amitié que par des signes qui lui soient tellement propres qu'ils ne puissent avoir un autre motif».²⁸ L'amitié est «un échange, un contrat comme tous les autres; elle est le plus saint de tous», c'est un contrat pour rester libre, une disponibilité des autres à l'écouter, non un échange de services.²⁹ On n'enchaînera jamais Rousseau, même «par des bienfaits»³⁰. La conformité des sentiments, la liberté vis-à-vis des amis («Premièrement je veux que mes amis soient mes amis, et non pas mes maîtres; qu'ils me conseillent sans prétendre me gouverner, qu'ils aient toutes sortes de droits sur mon cœur, aucun sur ma liberté...»³¹) exigent une indépendance absolue au point qu'il renonce à accepter désormais toute forme d'hospitalité extérieure. Ainsi en 1767, il écrit à la maréchale de Luxembourg³² que: «ma résolution est de n'accepter plus de logement gratuit chez personne. Le grand prince qui a bien voulu m'en accorder un sera mon dernier hôte, et je crois devoir à l'honneur qu'il m'a fait de n'en accepter plus de personne un semblable».

La critique de l'hospitalité sociale aboutit au paradoxe d'une hospitalité solitaire. Restreindre le cercle, se circonscrire pour arriver à l'état sans contradiction, «sans partage» où Rousseau n'aurait «besoin que de moi pour être heureux». L'hospitalité n'est pas rencontre de l'autre dans son altérité, mais rencontre de moi dans l'autre. S'il s'aime trop pour haïr les autres³³, c'est que l'autre n'existe que dans la mesure où il est partie de soi. Et cette perspective pygmalionesque de l'hôte ne peut exister que dans une relation immédiate, fondée sur la sensation et sur l'établissement d'un jeu de miroir et de reflet de la sensibilité intérieure qui prend nom d'amitié.

Lorsque Rousseau s'écrie: «Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus... d'ami... que moi-même», il semble avoir atteint cette proximité de soi à soi dont il fait l'expérience dans l'île heureuse où «il s'était enlacé de lui-même». Le meilleur ami est soi-même, parce que le plus transparent, parce que le plus indépendant (rappelons qu'il n'y a pas de contrat avec soi-même). Du coup l'autobiographie est le paradigme de l'hospitalité interne: le moi s'y accueille, s'y livre, s'y épanche dans la plus complète liberté pour s'y trouver, s'y reconstruire, s'y accepter. L'espace de l'écriture pour soi, en opposition avec celui de l'écrire pour les autres, est véritablement celui de l'hôte que je suis de moi-même, de moi comme hôte de l'hôte, conçu comme renversement radical d'une dialectique de maître à esclave, comme temps d'une délivrance, par la relation de mise à distance qui permet d'accéder, dans ce jeu de la liberté, à la proximité la plus immédiate et la plus sensible de soi à soi.

28. Lettre du 17 décembre 1757 à Mme d'Houdetot.

29. voir *Émile*, Pléiade, IV, p. 520-521.

30. «Quoiqu'il en soit on ne m'enchaînera jamais, pas même par des bienfaits; je le déclare; j'en prévient toujours ceux qui m'en offrent, je méprise l'argent comme la boue et ne sais point mettre à prix ma liberté». Lettre 28 octobre 1757 à Saint-Lambert.

31. A Mme D'Epinay, 26 mars 1757.

32. 16 août 1767.

33. «je m'aime trop moi-même pour haïr qui que ce soit» *Rêveries*, Pléiade, I, 1056.

La relation duelle, donc unique, est l'enjeu fondamental. Rousseau rêve d'«une sphère étroite, mais délicieusement choisie [...] un seul château bornait mon ambition»³⁴ et ce château hospitalier est un rêve primitiviste en ce sens qu'il ne peut se réaliser que dans l'éloignement de la société «civilisée», que dans une nature sauvage qui ne connaît pas les intérêts matériels mais seulement l'élan spontané des natures primitives. Ainsi Saint-Preux dans la *Nouvelle Héloïse* (I, 23), après avoir longuement décrit son voyage dans les montagnes, avec cet étonnant mélange de nature sauvage et de nature cultivée, après avoir joui de la beauté du paysage, de la pureté de l'air, de la sérénité et du charme d'une nature hospitalière, de la paisible tranquillité des lieux, évoque l'humanité désintéressée des habitants et «leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux». Lorsqu'il arrive dans un hameau le soir, il s'étonne de voir que «chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison que j'étais embarrassé du choix, et celui qui obtenait la préférence en paraissait si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité»³⁵. Son hôte s'offusque même de l'argent que Saint-Preux veut lui donner en dédommagement le lendemain. «Ainsi c'était le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avais pris pour l'âpreté du gain»³⁶. Dans le haut-Valais, l'argent est fort rare, les denrées abondantes. «Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres». Et par opposition il pense que dans le bas Valais, «on rançonne assez durement les passagers».³⁷ L'hospitalité règne chez ces gens parce qu'ils vivent à l'écart et que ceux qui viennent les voir, le font «parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié». Une telle hospitalité repose sur son absence de publicité (au sens des Lumières): «Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter».³⁸ C'est qu'il s'agit d'une économie en marge, quasi secrète. L'hospitalité de l'âge d'or ignore la présence de l'autre: l'autre est immédiatement assimilé à soi, devient identique à soi, transparent, voire invisible.

Ce qui me paraissait le plus agréable dans leur accueil, c'était de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne, ni pour eux ni pour moi. Ils vivaient dans leur maison comme si je n'eusse pas été et il ne tenait qu'à moi d'y être comme si j'eusse été seul. Ils ne connaissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître, dont on dépend au moins en cela³⁹.

34. *Confessions*, Pléiade, I, 45; voir aussi Pléiade, I, p. 152.

35. Pléiade, II, 79.

36. Pléiade, II, 80.

37. Rousseau évoque encore le lien problématique de l'hospitalité et de l'argent dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, quand il écrit (9^{ème} Promenade): «J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement; je comprends qu'on n'y trouve pas si bien toutes ses aises. Mais n'est-ce rien que de se dire: Je suis homme et reçu chez des humains? C'est l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent sans peine quand le coeur est mieux traité que le corps».

38. Pléiade, II, 80.

39. Pléiade, II, 81.

Cette hospitalité a ses limites. Saint-Preux doit rester boire avec les gens, se soumettre aux rituels de partage et de communauté. Or ces gens sont de solides buveurs, et s'il ne déteste pas le vin, il redoute son excès. «Je m'enivrais donc par reconnaissance»!

L'interaction est fondée sur la sensation. Le partage de la nourriture et de la boisson est un moment capital de la relation hospitalière et Rousseau ne se lasse pas de décrire, dans les *Confessions* par exemple, «les charmes de ces repas, composés, pour tous mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux! amitié, confiance, intimité, douceur d'âme, que vos assaisonnements sont délicieux!»⁴⁰ On sait combien cette nourriture fruste, d'une simplicité biblique s'oppose à la gastronomie artificielle des sociétés civilisées. C'est que la simplicité est gage d'immédiateté, de proximité naturelle. L'auteur de l'*Emile* met en scène une double scène d'hospitalité paradigmatique qui prépare le coup de foudre amoureux d'Emile et de Sophie.

Lors du voyage à pied entrepris après que le précepteur eût peint le portrait de Sophie, ils arrivent à une chaumière où un paysan les reçoit modestement, tout en vantant les gens charitables qui habitent une maison de paix de l'autre côté de la colline où ils vont se rendre par la suite. On a ici une mise en abyme de l'hospitalité, une scène dans la scène qui prépare et met en perspective l'extraordinaire accueil qu'ils doivent recevoir:

Dans le hameau qui l'entoure, cette seule maison, quoique simple, a quelque apparence; nous nous présentons, nous demandons l'hospitalité. [L'hôte] nous montre un appartement fort petit mais propre et commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi! dit Emile tout surpris, on dirait que nous étions attendu! ô que le paysan avait bien raison! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance! et pour des inconnus! Je crois être au temps d'Homère. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je; mais ne vous en étonnez pas; partout où les étrangers sont rares, ils sont bien venus; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être: c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du temps d'Homère, on ne voyageait guère, et les voyageurs étaient bien reçus partout. Nous sommes peut-être les seuls passagers, qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il; cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes et de les recevoir toujours bien.

Séchés⁴¹ et rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison; il nous présente sa femme; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté». On fait le souper «pour l'amour de nous». «Vous êtes arrivés ici, votre gouverneur et vous, las et mouillés comme Télémaque et Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso.

Sophie sera évidemment cette Calypso dans cette scène très arrangée. L'hospitalité simple, le repas sans artifice, composé des produits directement offerts par la nature, prédispose l'ouverture des coeurs et la communion des âmes.

40. *Confessions*, Pléiade, I, 354.

41. Une grande pluie les avait surpris en chemin.

Le souvenir des temps homériques et des temps bibliques ne cessent de resurgir dans la pensée de l'hospitalité. A cet égard le *Lévite d'Ephraïm*: reliendra pour finir particulièrement notre attention. Ce récit, cher au coeur de Rousseau, étonne par sa violence inhabituelle dans le coeur de Jean-Jacques qui convient avoir trouvé son inspiration dans «un sujet si atroce», et il est vrai l'un des épisodes bibliques les plus épouvantables. Il nous intéresse par sa singularité et en raison même du fait qu'il s'agit d'une histoire, d'une double histoire, d'hospitalité.

Nous ne nous attarderons pas sur la réécriture proprement dite de l'épisode. Si Rousseau suit assez fidèlement le *Livre des Juges* pour ce qui concerne le récit qui nous intéresse, il le fait sien.

Sans doute pouvons nous voir comme le fait François Van Laër, dans cette adaptation interprétative, quelque chose qui fait office de «test de projection» qui «excavent les soubassements du psychisme». En effet, Rousseau compose son *Lévite* après avoir dû quitter Paris pour avoir publié *l'Emile*. «Je quittais Paris le coeur serré de détresse après le décret du parlement» (Second projet de préface). L'angoisse, le sentiment d'abandon, de solitude, d'impuissance, caractérisent ce moment de la vie d'un homme condamné à fuir et à se séparer de la Maréchale de Luxembourg qui désire que Rousseau s'éloigne pour sa propre sécurité à elle. Rousseau divise le «conte cruel» en quatre chants dans «le style champêtre et naïf» de Salomon Gessner, dont il a pu lire la traduction des *Idylles* qu'il avait reçue, ainsi que *La Mort d'Abel*. Cette influence n'est guère visible, si ce n'est dans le rêve arcadien et la volonté de trouver dans l'écriture un dérivatif à l'angoisse: «ces tristes idées me suivaient malgré moi, et rendaient mon voyage désagréable [...] J'imaginai de donner le change à mes rêveries en m'occupant de quelque sujet». Le thème en a été donné par une lecture tombant fort à propos⁴²:

Ma lecture ordinaire du soir était la Bible, et je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. Ce soir-là me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire je prolongai plus longtemps ma lecture, et je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite d'Ephraïm et qui si je ne me trompe est le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, et j'en étais occupé dans une espèce de rêve, quand tout à coup j'en fus tiré par du bruit et de la lumière⁴³.

C'est Thérèse qui, une lumière à la main, introduit l'intendant de Mme de Luxembourg, porteur du message avisant Rousseau qu'il serait décrété au matin. «La Roche me conjura de la part de Mme la Maréchale de me lever et d'aller conférer avec elle. Il était deux heures; elle venait de se coucher: elle vous attend, ajouta-t-il, et ne

42. Cette «dernière lecture à la veille de son départ» lui semble «assez convenable à mes vues»: «Il m'offrirait une espèce d'intermédiaire entre l'état où j'étais et celui où je voulais passer, je pouvais de temps en temps m'y livrer à mon humeur sombre puis y substituer de plus doux objets» (Pléiade, II, 1206).

43. *Confessions*, Pléiade, I, 580.

veut pas s'endormir sans vous avoir vu». Un tel tableau qui vient comme un coup de théâtre interrompre l'hospitalité reçue est un drame personnel qui pousse à réécrire l'épisode biblique⁴⁴. «L'aménité» de ses idées, et la facilité qu'il dit éprouver à les rendre⁴⁵ est le gage de la réussite agréable du Lévite d'Ephraïm, qui, «s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages en sera toujours le plus chéri» et «l'applaudissement d'un coeur sans fiel qui loin de s'aigrir par ses malheurs s'en console avec lui-même et trouve en soi de quoi s'en dédommager»⁴⁶.

Que nous apprend Rousseau dans ce texte sur l'hospitalité? Tout d'abord un cri: «Mortels, respectez la beauté des moeurs, l'hospitalité; soyez justes sans cruauté, miséricordieux sans faiblesse; et sachez pardonner au coupable plutôt que de punir l'innocent»⁴⁷ qui répond au viol de l'hospitalité comme d'un viol sur la personne propre.

On connaît l'histoire. la concubine dont tous les désirs sont satisfaits éprouve une nostalgie pour l'âge de l'enfance et retourne chez son père⁴⁸. Mais le Lévite abandonné ne peut oublier sa volage épouse, l'infidèle épouse, qu'il va retrouver à Bethléem. Là il est accueilli avec une hospitalité généreuse et reste trois jours. Mais le père impose l'hospitalité, retient l'homme un quatrième jour, puis le force de se mettre à table le cinquième jour et le temps passe; on veut le retenir, il part quand même au milieu de déchirants adieux, en ramenant sa femme. Ce désir de retenir son hôte contre son propre gré, de retarder son départ, est la source du drame. En route, le soir venu, il doit faire halte dans la Tribu de Benjamin à la hauteur de Gabaa. En cette époque, écrit Rousseau, l'hospitalité était une coutume fort répandue: «Ces premiers temps, il est vrai, n'abondaient pas comme les vôtres en commodités de la vie; de vils métaux n'y suffisaient pas à tout; mais l'homme avait des entrailles qui faisaient le reste: l'hospitalité n'était pas à vendre, et l'on n'y trafiquait pas des vertus»⁴⁹. Ils allèrent s'asseoir dans la place publique; mais nul ne leur offrit un asile, et ils demeurèrent à découvert, contrairement à la règle générale qui voulait que «le voyageur dépourvu de

44. «Les Benjamites, ou Le Lévite d'Ephraïm, est une espèce de petit poème en prose, de sept à huit pages, qui n'a de mérite que d'avoir été fait pour me distraire quand je partis de Paris, et qui n'est digne en aucune manière de paraître aux yeux du héros qui daigne en parler». 18 février 1765 (au prince de Wurtemberg).

45. Pléiade, I, 586.

46. «je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où règne une douceur de moeurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, et tout cela, malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable; de sorte qu'outre tout le reste j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue». (Pléiade, I, 586-587).

47. Pléiade II, 1208.

48. Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite, peut-être parce qu'il ne lui laissait rien à désirer. Elle se dérobe et s'enfuit vers son père, vers sa tendre mère, vers ses folâtres soeurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocents de son enfance, comme si elle portait le même âge et le même coeur. Pléiade II, 1210.

49. Pléiade II, 1212.

50. Pléiade II, 1213.

tout ne manquait de rien»⁵⁰. Un vieil homme, étranger à la ville, puisqu'il est lui aussi des monts d'Ephraïm, leur offre l'hospitalité:

il les mène dans sa maison, fit décharger leur équipage, garnir le râtelier pour leurs bêtes, et ayant à laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de Patriarches, simples et sans faste, mais abondant.

Tandis qu'ils étaient à table avec leur hôte et sa fille promise à un jeune homme du pays et que dans la gaieté d'un repas offert avec joie ils se délassaient agréablement, les hommes de cette ville, enfants de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, et bravant le Ciel comme les Cyclopes du Mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, et criant au vieillard d'un ton menaçant: Livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs, que sa beauté nous paye le prix de cet asile, et qu'il expie ta témérité. Car ils avaient vû le Lévite sur la place, et, par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avaient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence; mais ils avaient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit, et ayant sû que le vieillard lui avait donné retraite, ils accouraient sans justice et sans honte pour l'arracher de sa maison⁵¹.

Les Benjamites veulent le Lévite, tout en ayant rusé pour ne pas l'accueillir chez eux afin de pouvoir satisfaire leurs désirs contre nature («N'outragez pas ainsi la Nature, ne violez pas la sainte hospitalité» leur dit l'hôte qui leur propose sa fille). Nul doute que Rousseau ne s'identifie à la personne sacrée du prêtre du Seigneur⁵².

Aussitôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés surprend une faible génisse, se jette sur elle et la déchire, au retour de l'abreuvoir. [...] ...comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces désirs? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumière, ses traits effacés, son visage éteint; la pâleur de la mort a couvert ses joues, les violettes livides en ont chassé les roses, elle n'a plus de voix pour gémir, ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages: Hélas! elle est déjà morte! Barbares, indignes du nom d'hommes; vos hurlements ressemblent aux cris de l'horrible Hyène, et comme elle vous dévorez des cadavres⁵³.

Par respect pour son hôte, le Lévite a sacrifié sa compagne dont il est prêt à accepter la souillure, si celle-ci n'était morte, ce qui l'amène à la découper en douze morceaux qu'il envoie aux douze tribus d'Israël.

Le mélange de cruauté et de sentimentalisme s'accompagne de fantasmes érotiques très visibles, celui du corps «d'une femme coupé par pièces; ses membres déchirés et palpitants», les jeux érotiques de la tendre épouse avec la tourterelle qu'elle baise en la flattant («Puis l'enfermant dans son sein, elle tressaillait d'aise en la sentant se débattre et palpiter»⁵⁴), la scène du viol qui semble aller jusqu'à la nécrophilie, scènes

51. *Pléiade II*, 1213-1214.

52. voir François Van Laere, *op. cit.*, p. 29.

53. *Pléiade II*, 1215.

54. *Pléiade II*, 1209.

érotiques réitérées dans la suite même du texte, tout cela nous semble témoigner du sens aigu de la dimension érotique de l'hospitalité pour Rousseau. Bien entendu, il y aurait beaucoup à dire sur le langage du corps, langage par signes en cette époque de liberté «où nul ne régnait sur le peuple du Seigneur». Le *Lévite d'Ephraïm* est un récit qui se situe entre l'état absolu de nature et la société institutionnalisée, écrit Judith Still⁵⁵. Les premiers fondements sociaux (avec la propriété de la femme par l'homme) ne sont pas à même de préserver cette passion terrible «qui dans ses fureurs semble propre à détruire le genre humain qu'elle est destinée à conserver», «ragé effréné et brutale», «ardeur impétueuse [...] funeste aux hommes»⁵⁶.

Le *Lévite d'Ephraïm* marque la rupture historique, la catastrophe et ses conséquences, la guerre, rompant définitivement semble-t-il (tout comme la jeune fille a rompu irrémédiablement avec l'âge d'or de son enfance folâtre) avec la simplicité des moeurs et l'absence de lois. On peut également y voir une allégorie de l'écriture qui signale l'imposition du sens et sa violence létale (le démembrement étant une image de l'écriture). A ce sujet Judith Still rappelle justement que dans *Les Solitaires*, Rousseau exprime l'angoisse de la sensation d'être mis en pièces et envoyé dans différentes directions, perdant le sens d'identité unifiée; un corps démembré permet la mémoire de l'unité, le souvenir de quelque chose qui a existé entier et a été perdu.

L'hospitalité violée nous entraîne dans les catastrophes de l'histoire, pourtant la tragédie est inhérente à celle-ci, on a vu combien pour Rousseau l'hospitalité se convertissait rapidement en viol de sa propre personne, de sa propre conscience, en chaînes insupportables, dans un refus de l'autre qui, s'il n'est pas moi, n'est sans doute, dans l'imaginaire tout au moins qu'une hyène, animal sauvage et carnassier.

55. Judith Still, «Rousseau's *Lévite d'Ephraïm*: the imposition of meaning (on Women)» in: *French Studies*, 43, 1989, p. 12-30.

56. *Discours sur l'inégalité*, Pléiade III, 157-158.